



Cahiers d'Asie centrale

1/2 | 1996

Inde-Asie centrale : routes du commerce et des idées

En quête de chevaux turkmènes : le journal de voyage de Mîr 'Izzatullâh de Delhi à Boukhara en 1812-1813

Maria Szuppe



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/425>

ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1996

Pagination : 91-111

ISBN : 2-85744-870-8

ISSN : 1270-9247

Référence électronique

Maria Szuppe, « En quête de chevaux turkmènes : le journal de voyage de Mîr 'Izzatullâh de Delhi à Boukhara en 1812-1813 », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 1/2 | 1996, mis en ligne le 01 février 2011, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/425>

En quête de chevaux turkmènes : le journal de voyage de Mîr ‘Izzatullâh de Delhi à Boukhara en 1812-1813

Maria Szuppe

Les circonstances du voyage de Mîr ‘Izzatullâh en Asie centrale

Au début du XIX^e siècle, un médecin vétérinaire de l’armée britannique en Inde, William Moorcroft (1767-1825), conçut le projet d’acquérir un stock de chevaux turkmènes, réputés forts et résistants, pour améliorer la race des chevaux utilisés dans l’armée britannique¹. Pour cela, il lui fallait partir en reconnaissance en Asie centrale, et notamment à Boukhara, où se trouvait le « plus grand marché de chevaux du monde entier ». Les principaux éleveurs de chevaux dits « turcs » (*turkî*) ou « turkmènes » (*turkamânî*) étaient des tribus nomades pastorales. Les régions qui donnaient des chevaux turkmènes étaient les régions riches en pâturages du Khorassan et de l’Afghanistan, situées au nord de l’Hindoukouch, autour de Balkh, et le long du fleuve Amou-Darya (l’Oxus) et de la rivière d’Andkhuy, ainsi que les steppes du Turkestan (à l’est de la mer Caspienne) et celles de la Russie méridionale. Les plus importants marchés locaux se trouvaient à Boukhara, Balkh et Hérat².

Le commerce des chevaux en Asie centrale, activité économique florissante depuis plusieurs siècles, était à son apogée aux XVII^e et XVIII^e siècles³. L'Inde manquant de bonnes conditions d'élevage massif, car dépourvue de bons pâturages, les races de chevaux élevés localement étaient considérées comme faibles et impropres aux besoins militaires. Les chevaux turkmènes étaient, au contraire, considérés, en Inde, comme étant le pas seulement aux chevaux dits « arabes » (appelés *'irâqî* ou *bahrî*, mais aussi *tâzî* ou *îrânî*, selon les époques), toutes deux races hautement estimées pour l'usage de l'armée. Cependant, les chevaux turkmènes étaient plus accessibles et de beaucoup moins chers sur le marché indien, car leur transport par les routes caravanières terrestres se révélait moins coûteux et plus sûr que celui des chevaux arabes, élevés en Iran ou dans les pays du golfe Persique, qui arrivaient en Inde par la voie maritime⁴.

Cependant, les conditions du commerce des chevaux entre l'Inde et l'Asie centrale se dégradent vers la fin du XVIII^e siècle⁵. Dès le début du XIX^e siècle, les agents de l'*East India Company* (EIC) se plaignent de l'impossibilité de trouver en Inde d'assez bons chevaux pour la cavalerie britannique. L'EIC allait d'ailleurs mettre en place différentes mesures pour essayer de remédier à ce manque, dont l'une était la fondation de ses propres élevages (*stud-farm*) en Inde⁶.

Dans le contexte indien, le projet de l'expédition de Moorcroft s'inscrivait donc dans une tradition centenaire de commerce et d'élevage. Malgré les efforts et le soutien de certains amis bien placés, comme par exemple Charles Metcalfe, le résident britannique (entre 1811-1819 et 1825-1827), il ne put parvenir à obtenir l'accord de ses supérieurs pour une telle entreprise, jugée peu réaliste et trop dangereuse, étant donné les circonstances politiques d'alors⁷. Cependant, dans le contexte des intérêts britanniques dans le sous-continent, ce projet avait manifestement une autre dimension : celle d'une mission militaire de reconnaissance (voir plus loin).

Finalement, en avril 1812, Moorcroft parvint à envoyer à Boukhara, de façon semi-officielle, un des secrétaires et interprètes confidentiels de l'EIC à Delhi qui était aussi un marchand, Mîr 'Izzatullâh. Mîr 'Izzatullâh, qui avait déjà autrefois participé à des missions diplomatiques pour les Anglais, était alors au service de Charles Metcalfe⁸. Il est décrit par Moorcroft lui-même dans le récit de ses voyages ultérieurs comme « *a native gentleman of talent and information*⁹ ». Mîr 'Izzatullâh avait

pour instructions de prendre tous les renseignements possibles sur les possibilités d'achat de chevaux. Son rapport au retour de l'expédition, en décembre 1813, suggérait que, pour trouver de bons chevaux en grande quantité, plutôt que sur les marchés de Boukhara, il fallait aller les chercher du côté de Marv (au Khorassan) et sur les bords de l'Amou-Darya, c'est-à-dire directement chez les éleveurs¹⁰.

Une dizaine d'années plus tard (1822-1825), Moorcroft, qui n'avait jamais renoncé à son projet, finit par partir lui-même au Cachemire, puis en Afghanistan et en Asie centrale, accompagné de plusieurs Indiens, dont Mîr 'Izzatullâh, et d'un Anglais nommé George Trebeck. Cette seconde expédition à Boukhara finit de façon tragique : la plupart de ses participants, Indiens et Anglais, ne devaient jamais en revenir. Parmi d'autres, Mîr 'Izzatullâh tomba malade à Qundûz. Il quitta l'expédition pour retourner en Inde, mais il mourut sur la route, à Peshawar, en février 1825. Moorcroft lui-même disparut, dans des circonstances mal élucidées, alors qu'il faisait des prospections parmi les tribus nomades, quelque part dans la région d'Andkhuy, en août 1825, et fut enterré à Balkh. George Trebeck mourut à Mazâr-i Sharîf, en décembre 1825, apparemment des fièvres contractées à Qundûz, tandis que les quelques membres survivants de l'expédition s'échappaient en renonçant à récupérer les bagages de l'expédition, qui avaient été « saisis » par les autorités locales. Seule une petite partie des affaires put être sauvée et, parmi celles-ci, quelques chevaux et presque tous les papiers de Moorcroft¹¹.

Le journal de Mîr 'Izzatullâh

De sa première expédition à Boukhara, en 1812-1813, Mîr 'Izzatullâh laissa un journal de voyage, écrit en persan à l'intention de William Moorcroft. Il en existe un certain nombre d'exemplaires, datés des années suivant son retour. Il y a peu de différences entre les copies conservées à Paris, Londres et Oxford, que nous avons pu consulter jusque-là¹². Le manuscrit Suppl. Persan 1346 de la Bibliothèque nationale de Paris, qui porte le titre de *Masîr-i Bukhârâ (Voyage à Boukhara)*, a servi de base pour cette étude et est cité ici en référence.

Le texte, en traduction, semble avoir été assez bien connu par les contemporains en Europe. Des traductions partielles, en anglais, en français et en allemand, parurent entre mars 1825 et juillet 1827¹³, au moment où se terminait la seconde expédition de Moorcroft qui suscita un intérêt certain en Inde et en Europe¹⁴. On ne peut dire quel

manuscrit avait servi pour toutes ces traductions. La traduction anglaise de la totalité du journal de Mîr ‘Izzatullâh parut à Calcutta en 1872, dans un contexte politique déjà changé¹⁵.

Malgré sa relative popularité initiale, due certainement à l’actualité de ses informations alimentant l’intérêt européen pour l’Asie centrale, le journal de Mîr ‘Izzatullâh fut oublié au profit d’autres récits de voyage. Parmi ceux-ci, le voyage à Boukhara d’Alexander Burnes, publié à Londres, en 1834, supplanta pour longtemps tous les autres récits, jusqu’à la parution de celui de Vambéry dans la seconde moitié du XIX^e siècle¹⁶.

Quelques auteurs contemporains ont partiellement utilisé le récit de Mîr ‘Izzatullâh¹⁷, mais la richesse de ses informations pour différents domaines de la recherche en histoire économique, politique et sociale, reste largement méconnue et la source sous-exploitée. Cette contribution se propose de faire redécouvrir le journal de Mîr ‘Izzatullâh et de rétablir son importance comme source originale.

La valeur historique du journal

La valeur historique de ce journal, qui est un témoignage oculaire, est celle d’une source de première main. L’auteur écrit dans un but précis, celui de renseigner son commanditaire, apparemment Moorcroft, mais à travers lui le gouvernement britannique de l’Inde. Il est donc très attentif en prenant ses notes. L’Asie centrale était alors une des préoccupations majeures de l’Inde britannique, surtout dans le contexte de sa rivalité avec la Russie, sur le plan aussi bien politique que commercial. Il consigne donc tous les détails susceptibles d’intéresser l’Anglais en vue de l’achat des chevaux et en vue d’un voyage ultérieur. Ainsi, il note son itinéraire de façon très détaillée avec une courte description des endroits. Boukhara y tient une place particulière.

Mîr ‘Izzatullâh s’intéresse, par exemple, à la capacité défensive de Boukhara. Les nouveaux murs qui entouraient alors la ville, longs de douze kilomètres et pourvus de vingt-six tours, avaient été érigés peu de temps auparavant par les chefs de la tribu ouzbèke Mangit, qui prirent le pouvoir en 1747 (1160 H.). Le voyageur indien décrit les murs et les onze portes, l’emplacement et l’état de la citadelle, la configuration du terrain de la campagne environnante¹⁸. Il fait une estimation des effectifs de l’armée du khanat, 80 000 cavaliers, selon les sources proches de la cour, ou plus de 100 000, selon la rumeur populaire, stationnés dans

tout le pays (avec les plus importantes garnisons à Boukhara, à Samarcande et à Marv). L'armée était permanente et payée en espèces ; c'était un grand pas en avant qu'avaient fait les émirs de Boukhara, d'origine nomade, pour le renforcement du pouvoir central. Mîr 'Izzatullâh décrit aussi l'armement des troupes et compte les pièces d'artillerie, pour lesquelles les munitions manquaient de toute façon : seize canons (*tûp*) en état d'usage et cinq mortiers (*khum-pâra*) démantelés¹⁹.

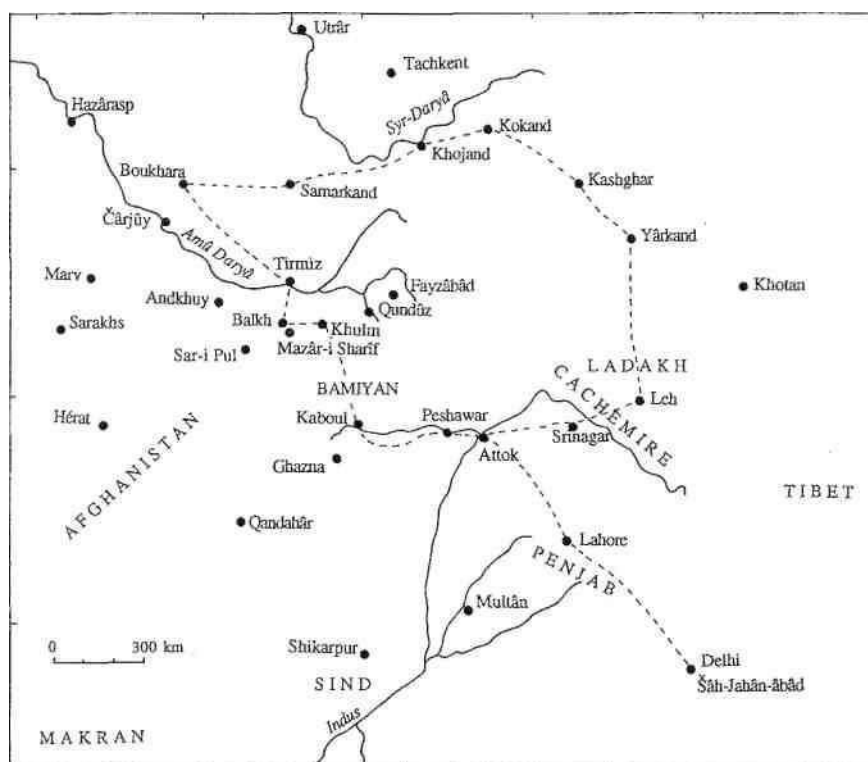
En principe, Mîr 'Izzatullâh ne décrit que ce qu'il a vu et vérifié lui-même. La fiabilité de son témoignage est rehaussée par le fait qu'il fait la différence entre sa propre expérience et ce qui lui a été rapporté par quelqu'un d'autre. Dans ce dernier cas, le nom et la qualité de son informateur sont souvent indiqués. Nous savons qu'un certain Hâfiz Fâzil Khân l'accompagna dans son voyage et qu'il fit aussi des observations²⁰. D'autre part, il a des informateurs locaux. Un (ou le ?) *qâzî* de Samarcande le renseigna, curieusement, sur la récente guerre entre la France et la Russie, et la prise de Moscou, ainsi que sur la rumeur, en cours en Asie centrale, selon laquelle les Français prépareraient une invasion de l'Inde par la voie du Turkestan²¹. Une fois arrivé à Boukhara, Mîr 'Izzatullâh semble avoir eu deux informateurs principaux, en plus d'autres personnes évoluant dans le milieu de la cour de l'émir de Boukhara : Qarâbâsh Bay, un marchand originaire de Tachkent, chez qui il loge²², et Hakîm Bay, le principal fonctionnaire de la cour remplissant l'office de vizir (sans en avoir le titre), qui le reçoit à plusieurs reprises²³. Certainement, des marchands indiens présents à Boukhara le renseignèrent aussi.

Itinéraire

Le voyage fut effectué entre le 20 avril 1812 (7 *rabi'* II 1227 H.), date à laquelle Mîr 'Izzatullâh quitta Delhi, et le 16 décembre 1813 (1^{er} *dhu'l-hijja* 1228 H.), dernière date consignée dans le journal, qui est celle de son jour d'arrivée à Attok, sur l'itinéraire suivant (voir la carte) :

Delhi (Shâh-Jahân-âbâd) – Attok – le Cachemire – le Ladakh (avec un arrêt à Leh) – Yârkand – Kashghar – Kokand (Qûqân) – Samarcande – Boukhara – Balkh – Khulm – Kaboul (par le Bamiyan) – Peshawar – Attok – Delhi.

Mîr 'Izzatullâh arrive à Boukhara, le 21 avril 1813 (20 *rabi'* II 1228 H.), un an après le début de son voyage. On ne voit pas très bien combien de temps il y reste, mais, en tout cas, il y séjourne encore à la date du 20 mai 1813 (20 *jumâda* I 1228 H.)²⁴.



L'itinéraire de Mir 'Izzatullâh en 1812-1813 (dessin : Guy Lecuyot).

Il faut souligner que Mir 'Izzatullâh, outre ce qui concerne sa propre route, consigne l'existence d'itinéraires secondaires, qu'il n'a pas toujours pu explorer lui-même. Ainsi, il note, par exemple, les étapes se trouvant sur plusieurs routes menant dans toutes les directions, au départ de Khulm (aujourd'hui Tâshkurghân) et de Qundûz, villes proches de Balkh, contrôlant les chemins de l'Afghanistan du Nord et du Nord-Ouest (en majorité les régions productrices de chevaux)²⁵. Dans plus d'un cas, le voyageur trace aussi le plan sommaire de la ville ou de la région par laquelle il est passé²⁶.

La question de l'itinéraire de Mir 'Izzatullâh serait en soi tout un sujet d'étude, dans le cadre de l'histoire des itinéraires commerciaux liant le sous-continent indien à l'Asie centrale et, de là, à la Russie (surtout par la route d'Orenbourg). Nous espérons pouvoir étudier cette question plus en détail ultérieurement. Le point de départ d'une telle étude pourrait être la comparaison de plusieurs récits de voyage de la même époque émanant

des voyageurs, d'un côté, « occidentaux » (qui sont, à cette époque, surtout russes), et de l'autre côté, « orientaux », centre-asiatiques et indiens. Il existe un court texte concernant la route caravanière entre la Sibérie (Semipalatinsk) et le Cachemire, au début du XIX^e siècle. Le document, en persan de Boukhara, donc selon toute vraisemblance de la main d'un marchand de Boukhara, décrit des tronçons de l'itinéraire emprunté en sens inverse par Mîr 'Izzatullâh, notamment entre Yârkind et le Cachemire²⁷. Ce travail comparatif pourrait être poursuivi avec l'étude des autres itinéraires, comme par exemple celui du voyage de Delhi à Kaboul et à Qandahâr par Ghulâm Muhammad Khân, en 1782-1787, ou celui de Delhi à Kaboul par Shaykh Rahm-'Alî, en 1796-1798, qui, tous deux, laissèrent des notes détaillées de leurs expéditions²⁸.

Données sur l'histoire sociale

En ce qui concerne l'Asie centrale, ce sont surtout les chapitres consacrés par Mîr 'Izzatullâh à Boukhara qui apportent des données sur la société locale et en particulier sur l'organisation de la cour de l'émir de Boukhara, Mîr Haydar b. Shâh Murâd Bay (1800-1826/1215-1242 H.), quatrième souverain de la dynastie ouzbèke des Mangit²⁹. Le voyageur indien mentionne aussi certains aspects de la politique intérieure et extérieure du khanat. Il s'intéresse, par exemple, aux relations entre les différents membres de la dynastie, les hauts religieux, dont l'influence sur les affaires politiques était très importante, et les gouverneurs militaires qui détenaient des postes dans les provinces du khanat. Il note aussi un épisode des contacts diplomatiques entre la cour de Boukhara et les émirs Durrani (Durrânî) de Hérat³⁰.

Pour l'étude de la société de Boukhara, Mîr 'Izzatullâh fournit quelques renseignements précieux et notamment la liste des hauts postes et des titres, aussi bien militaires que ceux de la cour³¹. Il indique, par ordre d'importance, les principales dignités de la « main droite » et de la « main gauche ». Parmi les premières, de toute évidence celles de la hiérarchie religieuse, il compte celles de *khwâja kalân* (qui doit être un *sayyid*), de *shaykh al-Islâm* (qui est habituellement un *sayyid*), de *qâzî-yi kalân*, de *qâzî-yi 'askar*, de *mîr-i asad*, de *muftî*, de *ra'îs*, et de *mudarris*³².

Les dignités de la « main gauche » sont groupées en trois catégories : celles attribuées aux *sayyid*, aux « Ouzbeks » (dans le sens large de l'aristocratie tribale ?) et aux *ghulâm* (esclaves). Les dignités attribuées aux *sayyid* sont, dans l'ordre donné par la source, celles de *naqîb* (représentant des notables), *awrâq* (important poste de chancellerie), *fayzî* (?),

sadr (administrateur [principal] des fondations religieuses), *sudûr* (= pl. de *sadr*), *awrâq-i khurd* (« petit » *awrâq*). Celles attribuées aux « Ouzbeks » sont les suivantes : *qârt* (?, placé plus haut que le *naqîb*), *atâliq*, *atâliq-i qûrt*, *dîvân-bigî*, *mîrzâ* (titre accordé aux « fils aînés des Ouzbeks »), *mîrzâ-yi parvâncî* (secrétaire), *inâq* (litt. confident, proche compagnon, *masâhib* ou *khwâss* en persan, comme le glose l'auteur lui-même), *'arz-bigî* (chargé de requêtes), *bay*, *îshîq-âqâsî* (portier, huissier), *chaghatây-bigî*, *tûq-sabâ'î* (?, comme le glose de nouveau l'auteur, ce mot désignait à l'origine le serviteur préposé à la coupe à kumis, « *tûq* » étant utilisé dans le sens de lait [de jument], et « *sabâ'î* » désignant un récipient pour le kumis, ce qui laisserait supposer qu'il s'agit d'un ancien office de table), *qarâval-bigî* (chef des éclaireurs), *ûdîchî* (en persan *chûbdâr*, porteur de massue), *ashghâval* (selon l'auteur, titre à comprendre dans le sens d'envoyé, *ilchî*). Trois hautes dignités sont attribuées aux *ghulâm*, celles de *qûsh-bigî* (chef des fauconniers), *shî-kûrchî* (porteur du parasol royal ?), *khazâncî* (trésorier)³³. Dans beaucoup de cas, Mîr 'Izzatullâh donne les noms de ceux qui occupent ces postes. Il note aussi les noms et dignités des seigneurs locaux³⁴.

Il n'est pas surprenant que Mîr 'Izzatullâh note avant tout l'existence de nombreuses madrasas à Boukhara, qui, bien gérées, tirent leurs revenus principaux de leurs propriétés foncières ou immobilières qu'elles détiennent en donations de mainmorte (*vaqf*)³⁵. Depuis le tout début du XVI^e siècle et l'installation des Ouzbeks shaybanides, puis celle des Janides à Boukhara, la ville gagna constamment en importance en tant que principal centre d'enseignement islamique en Asie centrale. Ce phénomène s'est poursuivi sous les émirs Mangit. Les madrasas de Boukhara attirent des étudiants de toutes les régions de l'Asie centrale. L'influence politique des hauts religieux y est très grande, notamment celle des *shaykh* Juybarî à la tête de l'ordre religieux *naqshbandî*. Tous les souverains de la dynastie Mangit, et particulièrement Shâh Murâd et son fils Mîr Haydar, tenaient à entretenir de bonnes relations avec l'*establishment* religieux et à faire la démonstration de leur piété par d'importantes donations en faveur des institutions religieuses³⁶. Mîr 'Izzatullâh note aussi l'emplacement des mosquées, mausolées et caravansérails principaux.

Outre le milieu de la cour, Mîr 'Izzatullâh mentionne les différentes communautés installées à Boukhara. En dehors des Ouzbeks, il y a, en ville, des Iraniens, des Turcs de Roum, des Nogaï de Russie³⁷, des Afghans (de Kaboul et de Peshawar)³⁸. Nous savons qu'une commu-

nauté d'Iraniens chiites déportés par le père de Mîr Haydar, Shâh Murâd, après sa victoire à Marv, en 1789-1790 (1204 H.), vivait à Boukhara, et que des groupes d'Ouzbeks et de Turkmènes originaires du Khwarezm étaient établis là³⁹. Mîr 'Izzatullâh reparle des « gens originaires de Kaboul et de Peshawar », en précisant qu'ils semblent avoir pratiquement monopolisé la pratique médicale à Boukhara, sans être pour autant, selon lui, de vrais médecins⁴⁰.

Mîr 'Izzatullâh parle aussi d'autres communautés installées à Boukhara, notamment celle des Juifs. Comptant plus de mille familles, les Juifs occupent en ville un quartier particulier proche de la porte Salâh-khâna, donc au sud de la ville. Pour la plupart, ils exercent les métiers de tisserand en soie, teinturier, boucher et commerçant⁴¹. L'importante communauté des marchands indiens est celle qui intéresse le plus Mîr 'Izzatullâh. Il en sera question plus loin. Enfin, à plusieurs reprises, Mîr 'Izzatullâh parle des différentes tribus nomades installées sur le territoire du khanat de Boukhara, par exemple des Qipchâq ou des Qarâ-kalpâk qui vivent autour de Samarcande⁴².

Les données sur l'histoire sociale forment encore un autre aspect de cette source, qu'il conviendra d'étudier en détail.

Observations sur l'économie de Boukhara

L'intérêt majeur que présente le journal consiste dans l'ensemble des observations sur l'organisation du commerce et des marchés en Asie centrale, et particulièrement à Boukhara.

Mîr 'Izzatullâh s'attache à décrire non seulement la ville de Boukhara elle-même, mais aussi sa région. L'impression générale que Boukhara donne au voyageur est que les terres des environs sont fertiles, les habitants prospères, le commerce florissant ; il note l'existence de nombreux jardins desservis par le système des canaux⁴³. Cependant, ses renseignements ne s'arrêtent pas là. Le voyageur s'intéresse à la politique du khanat en matière d'impôts⁴⁴ et à la vie quotidienne des habitants, intérêt qui englobe aussi bien les habits que l'on porte, que les mets que l'on apprête à Boukhara⁴⁵.

Les marchés aux chevaux

Le texte contient un large paragraphe sur le sujet qui amène le voyageur en Asie centrale : le marché aux chevaux, les qualités des chevaux turkmènes et autres, leur disponibilité sur le marché pour un achat direct ou par l'entremise d'un agent de commerce (*dallâl*), leur prix en monnaie

locale qui est le *talâ* d'or frappé du nom de Mîr Haydar. Le *talâ* d'or de Mîr Haydar pèse un *mithqâl*, c'est-à-dire qu'il vaut environ vingt et un *tanga*⁴⁶.

Mîr 'Izzatullâh mentionne les chevaux turkmènes, ouzbeks et *qarâ-bahîr*. Il compare les prix et les qualités des chevaux disponibles à Boukhara avec ceux que l'on trouve à Samarcande, à Balkh ou à Khulm. Le texte décrit les marchés locaux qui se tiennent à Boukhara et dans ses environs, les différents jours de la semaine. Sur les marchés de Boukhara, le prix d'un cheval varie de dix *talâ*, pour un animal de bas de gamme, à cent cinquante *talâ*, pour un cheval de grande qualité, ces derniers étant cependant difficiles à trouver en quantités importantes à Boukhara. Le prix moyen d'un bon cheval turkmène est donc de cinquante à soixante *talâ*⁴⁷.

Les prix des produits de consommation courante

Il est intéressant de comparer les prix des chevaux avec ceux des autres marchandises. Mîr 'Izzatullâh donne une courte liste des différents produits de consommation courante avec leur prix alors en cours sur les marchés de Boukhara⁴⁸. Ainsi par exemple, un *mann*⁴⁹ de blé (*gandum*) coûte quinze *tanga*. Le riz de table (*birinj-i palâvî*) est beaucoup plus cher, car un *mann* coûte trois *talâ* et quatorze *tanga*. Le premier prix de la viande [de mouton] est d'un *tanga* pour un quart de *mann* (*chârak* = *chahâr-yik*). Le bois de chauffage coûte un *tanga* par *kharvâr* (charge d'âne)⁵⁰, le foin (*'alaf*), compté par tête de cheval, par vingt-quatre heures, un demi-*tanga*.

Le voyageur indien indique également les poids et mesures locaux en vigueur, aussi bien pour Boukhara que pour Samarcande⁵¹.

Les caravanes

Mîr 'Izzatullâh fournit des informations sur l'organisation et le fonctionnement des bazars à Boukhara, à propos du commerce tant local qu'international dans lequel Boukhara apparaît toujours comme la plaque tournante en Asie centrale. Ici arrivent et partent les marchandises à destination de l'Afghanistan et l'Inde, de la Russie, de la Chine, ainsi que de l'Iran.

Mîr 'Izzatullâh porte un intérêt particulier au commerce international, et il note, par exemple, la fréquence saisonnière, la destination des caravanes, les types de marchandises transportées. Il dit que « le commerce principal de Boukhara se fait avec la Russie ». Des caravanes composées de quatre à cinq mille chameaux arrivent de Russie à Boukhara, vers

le mois de novembre, apportant surtout des métaux, du corail, du sucre, du papier, et repartent vers la Russie, au mois de janvier, avec des chargements de tissus en coton et soie, des épices, ainsi que des peaux de karakul. Les marchands engagés dans ce commerce sont avant tout des Ouzbeks « qui vivent loin de Boukhara » et des Nogaï de Kazan. Principaux articles importés de la Russie : cuivre (*mas*), laiton (*pîtal*), fer (*âhan*), acier (*fîlâd*), mercure (*sîmâb*), corail (*marjân*), cochenille (*qirmiz*), pain de sucre (*qand*), papier blanc et bleu, ustensiles en fer pour l'huile ou beurre (*rawghan*), draps. Les marchands repartent de Boukhara vers la Russie en emportant avec eux du drap de coton blanc, du fil de coton, du chintz (*chît*, textile en coton peint ou imprimé), des châles, et des peaux d'agneau karakul noir (*pûst-i barra-yi siyâh-i qarâkûlî*)⁵².

Mîr 'Izzatullâh continue en énumérant les principaux articles exportés de Boukhara dans la direction opposée, à Kaboul, et les articles importés de l'Afghanistan (Kaboul, Peshawar) et de l'Inde (Shikarpur), à Boukhara.

Ainsi, parmi les articles exportés vers l'Afghanistan et l'Inde, il y avait des chevaux, du cuivre, du fil de fer, des turquoises (*fîrûza*, qui arrivaient à Boukhara du Badakhshan), du corail, des vêtements en *udrus* (soie multicolore de Boukhara), en *alâcha* (*alâycha*, *alîja*), mélange de soie et de coton rayé) et en brocart d'argent (*nuqra-kûb*), de la soie, des mouchoirs en soie, du thé, et de la porcelaine⁵³. Les marchandises importées d'Inde et d'Afghanistan étaient avant tout des articles et des tissus d'habillement et des toiles d'ameublement, tels que des textiles en laine (*pashmîna*), des turbans, des étoffes en coton blanc, du chintz (certainement la qualité peinte connue en Asie centrale comme *chît-i hindî*, indienne, et en Iran comme *qalâmkâr*), du sucre blanc et brut (*shikar-i safîd va surkh*), mais aussi des épices comme le turmeric (*zard-i chûb*) et le poivre noir, ainsi que des livres de la loi islamique (*kitâb-i fiqh*)⁵⁴.

Nous pouvons voir que, par exemple, des produits tels que le cuivre, le fil de fer ou le corail, qui arrivent à Boukhara depuis la Russie, sont ensuite exportés vers l'Afghanistan et l'Inde. Dans le sens inverse, les marchandises indiennes se retrouvent ensuite, à leur tour, dans les caravanes boukhariotes cheminant vers la Russie.

Outre cet axe principal du commerce nord-sud, reliant dans les deux sens l'Inde à la Russie, les caravanes partaient de Boukhara dans d'autres directions, notamment vers l'est, à destination de Yârkand, et de là, certainement, vers la Chine, ainsi que vers l'ouest, en reliant les bazars

de Herat, en Afghanistan occidental, et de Mashhad, en Iran oriental. Les Ouzbeks et les Tajiks exportaient à Yârkand du corail, des turquoises, des peaux d'agneau karakul, des peaux de renard⁵⁵. De Mashhad et de Hérat, on faisait venir en grande quantité de larges ceintures de laine avec des motifs à fleurs (*pashm-i guldâr*) : la qualité dite *kirmânî* de Mashhad, et la qualité *harâtî* de Hérat. Les ceintures fleuries de Kirmân étaient particulièrement demandées. Au XIX^e siècle, elles étaient produites non seulement à Kirmân, mais aussi à Mashhad même, où les artisans de Kirmân s'étaient installés⁵⁶.

Les marchands indiens à Boukhara

À plusieurs reprises, le texte atteste la présence en Asie centrale de groupes de marchands indiens, dont le rôle est très important dans les échanges internationaux sur cet axe Inde-Asie centrale-Russie⁵⁷. Mîr 'Izzatullâh dit notamment que les Indiens de Shikarpur sont particulièrement nombreux à Boukhara. Ils y vont essentiellement pour affaires et restent de six mois à deux ans, sans jamais s'installer en permanence. Le caravansérail 'Âlam Khân Gâv (?) est le lieu principal où s'arrêtent les marchands indiens et, surtout, les gens de Shikarpur⁵⁸.

Non seulement les Indiens sont nombreux à Boukhara, mais ils paraissent fonctionner en une sorte de réseau en Asie centrale, en y maintenant leurs agents. Les marchands de Shikarpur sont les seuls auprès de qui un voyageur au départ vers l'Asie centrale peut se procurer des lettres de change (*barât*) payables auprès de leur agent (*gamâsh-ta*), à Boukhara, opération dont les frais peuvent revenir à environ 20 à 25 %.

En plus de la pratique de l'utilisation des lettres de change, Mîr 'Izzatullâh donne aussi des précisions sur la circulation monétaire et sur la valeur de l'or. Il affirme notamment que la roupie n'a pas normalement cours à Boukhara ; le change pourrait éventuellement se faire, mais avec une très grande perte. L'or, bon marché en Asie centrale, était exporté par les marchands indiens vers les marchés de l'Afghanistan et du sous-continent⁵⁹.

Le journal de voyage de Mîr 'Izzatullâh constitue une source précieuse pour l'étude des itinéraires commerciaux entre l'Inde et l'Asie centrale, et pour celle de l'organisation des bazars. Il apporte aussi un témoignage sur les relations commerciales internationales. On voit bien la quantité et la diversité de l'information que ce texte nous livre. Les données, importantes telles quelles, doivent être comparées à celles

fournies par d'autres sources, par exemple par le récit du voyage à Boukhara, en 1820, par le baron de Meyendorff. Il existe un passage entier chez Meyendorff sur le commerce caravanier entre Boukhara et, principalement, la Russie. La relation de Burnes et d'autres sources contemporaines apportent à leur tour des informations précieuses qui doivent être exploitées dans cette perspective.

D'autre part, le journal est particulièrement important pour sa description de Boukhara au début du XIX^e siècle, non seulement pour ses informations sur l'économie, mais aussi pour les données sur l'histoire sociale et politique du khanat de Boukhara en général. La valeur de cette source est d'autant plus évidente qu'elle émane d'un voyageur extérieur au khanat et à l'Asie centrale.

NOTES

1. Sur William Moorcroft, voir Garry Alder, *Beyond Bokhara : the Life of William Moorcroft, Asian Explorer and Pioneer Veterinary Surgeon, 1767-1825*, London, New Century, 1985 ; G. Alder, « Standing alone : William Moorcroft plays the Great Game, 1808-25 », *International History Review* 2/2 (April 1980), pp. 172-215.

2. Jos J. L. Gommans, *The Rise of the Indo-Afghan Empire, c. 1710-1780*, E. J. Brill, Leiden-New York-Köln, 1995, p. 79. C'est principalement par l'intermédiaire des marchands afghans que des chevaux étaient exportés en quantité vers le vaste marché du sous-continent indien, dont les besoins en chevaux de combat étaient soutenus. Le rôle des marchands afghans, leur implication dans les affaires politiques et l'émergence, au XVIII^e siècle, des nouveaux pouvoirs afghans, en Afghanistan (les Durrani) et en Inde (les Rohilla), le long des routes commerciales liant le sous-continent à l'Asie centrale a été étudié en détail par Gommans, *op. cit.* Je remercie Marc Gaborieau pour avoir attiré mon attention sur cet ouvrage dès sa parution.

3. Sur les questions de l'élevage des chevaux en Asie centrale et en Inde, du commerce des chevaux entre l'Asie centrale et l'Inde, voir Gommans, *The Rise*, pp. 13-43, 68-101. Au XVI^e siècle, Bâbur note que le commerce des chevaux était florissant à Kaboul : sept à dix mille chevaux centre-asiatiques y transitaient annuellement ; voir *Le Livre de Babur. Mémoires de Zahiruddin Muhammad Babur de 1494 à 1529*, trad. J.-L. Bacqué-Grammont, POF, Paris 1980, p. 168.

4. Gommans, *The Rise*, p. 74-90.

5. Gommans, *The Rise*, p. 96-99. Les grandes armées de cavaliers des différents États indiens sont remplacées de plus en plus souvent, sous l'influence britannique, par des corps d'infanterie. La demande et le volume des échanges baissent de façon significative. Le stock génétique étant peu renouvelé, les races chevalines disponibles en Inde s'affaiblissent.

6. Gommans, *The Rise*, p. 98. Moorcroft devint pour un temps l'intendant en chef du premier de ces élevages, établi à Pusa, dans le Bihar, en 1793.
7. Alder, *Beyond Bukhara*, p. 124-125.
8. Mîr 'Izzatullâh participa notamment à l'expédition d'Elphinstone en Afghanistan, en 1808, voir Alder, p. 123 ; C. L. Datta, *Ladakh and Western Himalayan Politics : 1819-1848 ; the Dogra Conquest of Ladakh, Baltistan and West Tibet and Reactions of other Powers*, New Delhi, 1973, pp. 94-95. Le récit de M. Elphinstone fut publié sous le titre *An Account of the Kingdom of Caboul and its Dependencies, in Persia, Tartary, and India*, London, 1815 (réédition : London 1842 ; édition moderne : Oxford 1972). Sur le rôle joué par les Indiens dans l'exploration des régions de l'Inde, de l'Asie centrale, du Tibet, etc. par les Britanniques, voir D. Waller, *The Pundits. British Exploration of Tibet and Central Asia*, The University Press of Kentucky, 1988. Moorcroft est le premier Européen à avoir employé des Indiens pour mesurer les distances à l'aide de la technique du pas mesuré, voir Waller, *The Pundits*, p. 23.
9. William Moorcroft et George Trebeck, *Travels in the Himalayan Provinces of Hindustan and the Panjab ; in Ladakh and Kashmir ; in Peshawar, Kabul, Kunduz and Bokhara*, ed. from original journals and correspondence by Horace Hayman Wilson, 2 vols., John Murray, London, 1841, vol. I, p. 2.
10. Mîr 'Izzatullâh, [*Masîr-i Bukhârâ*], Bibliothèque nationale de Paris, Suppl. Persan 1346, fol. 46b.
11. Alder, *Beyond Bukhara*, pp. 337, 356-357, 362. Moorcroft et Trebeck, *Travels*, vol. I, p. 2, pour la liste des membres de cette expédition. En 1832, Burnes chercha la tombe de Moorcroft à Balkh et la trouva avec difficulté, voir Lt. Alexander Burnes, *Travels into Bokhara, being the Account of a Journey from India to Cabool, Tartary and Persia (...) in the Years 1831, 1832 and 1833*, 3 vols, John Murray, London, 1834, vol. I, p. 243. Le souvenir de la mort de Moorcroft se perpétuait à Andkhuy encore dans la seconde moitié du XIX^e siècle : Vambéry rapporte qu'un vieil Ouzbek se rappelait un médecin (« *Hekim-Bachi* ») européen qui « était mort dans la maison de son oncle sous le règne de l'émir Haydar ; c'était un fin sorcier et un bon médecin » ; voir Arminius Vambéry, *Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale, de Téhéran à Khiva, Bokhara et Samarcand, par le grand désert turkoman*, trad. E. D. Forgues, 2^e édition (revue par l'auteur), Librairie Hachette, Paris, 1873, p. 213. Sur Mîr Haydar de Boukhara, voir plus loin.
12. Bibliothèque nationale de Paris : Suppl. Persan 1346, et Suppl. Persan 1283 (pour une description, voir E. Blochet, *Catalogue des manuscrits persans de la Bibliothèque nationale*, 4 vol., Paris, 1905-1934) ; British Library and India Office Collections (London) : Or. 2009, Or. 2769 (voir Ch. Rieu, *Catalogue of the Persian Manuscripts in the British Museum*, 4 vols., London, 1879-1895), Éthé Pers. 2728, et Éthé Pers. 2729 (voir H. Éthé, *Catalogue of Persian Manuscripts in the Library of the India Office*, 2 vols., Oxford, 1903-1937) ; Bodleian Library (Oxford) : Or. 745 (voir E. Sachau, H. Éthé & A. Beeston, *Catalogue of the Persian, Turkish, Hindûstâni, and Pushtû Manuscripts in the Bodleian Library*, 3 vols., Clarendon Press, Oxford, 1889-1954, vol. I, part 1 : « The Persian Manuscripts »).
13. Traduction anglaise par H. H. Wilson, « Travels beyond the Himalaya », dans *The Quarterly Oriental Magazine and Review*, Calcutta, vol. 3 (March 1825), pp. 103-

121, vol. 3 (June 1825), pp. 285-302, vol. 4 (Sept. 1825), pp. 126-140, and vol. 4 (Dec. 1825), pp. 285-298 ; ainsi que « Travels in Western Tibet and Turkestan (portion of the journal of Mir Izzut Ullah) », *Asiatic Journal* 22 (1826), pp. 168-177. Sur la réimpression de la traduction de Wilson, voir note 14. Traduction française, « Voyage dans l'Asie centrale, par Mir Izzet-ullah, en 1812 : (1) du Kachmir au Toubet ; (2) de Khokand à Samarkand », dans *Magazine Asiatique*, vol. 2/1-2 (juillet 1826 et juillet 1827), pp. 1-48 et 161-186 ; certains passages manquent dans la version française, notamment celui sur les chevaux, commençant par « *va ash du jins mashhûr ast* » (Mir 'Izzatullâh, fol. 50a), ou celui sur la mère de Mir Haydar, commençant par « *shab-i chahârshanba pâd-shâh bi-khâna-yi vâlidâ-yi khud mî-mânâd* » (Mir 'Izzatullâh, fol. 55b), etc. Traduction allemande par Hertha, *Zeitschrift von H. Berghaus und Hoffmann*, Stuttgart, 1826, vol. VI, pp. 324-356, à laquelle nous n'avons pas eu accès. Il semble que les traductions française et allemande ne soient pas originales, mais aient été faites d'après la traduction de Wilson.

14. Un article consacré à Moorcroft et certaines de ses lettres parurent dans *The Asiatic Journal and Monthly Register for British India*, en 1828 et 1836. Un texte présenté comme le journal de Ghulâm Haydar Khân, un des rares membres survivants de la dernière expédition, parut dans plusieurs numéros de la même revue, entre 1835-1836. Finalement, le traducteur de la version anglaise du journal de Mir 'Izzatullâh, H. H. Wilson, édita des journaux et la correspondance de Moorcroft et Trebeck, sous forme de livre, en 1841 (voir note 9). Ces matériaux plus tardifs concernent aussi bien les activités de Moorcroft au Cachemire et au Ladakh, que celles en Asie centrale. Par ailleurs, un nombre considérable de rapports que Moorcroft lui-même avait adressés aux autorités britanniques à la suite de ses nombreux voyages dans l'Himalaya, l'Afghanistan et l'Inde du Nord, sont conservés à New Delhi, dans les National Archives of India (pour la plupart dans la section des Military Department Proceedings). Finalement, la traduction partielle du journal de Mir 'Izzatullâh, publiée par Wilson, en 1825, « Travels beyond the Himalaya » a été réimprimée sous le même titre par *The Journal of the Royal Asiatic Society*, 7 (1843), pp. 283-342.

15. [Mir 'Izzatullâh], *Travels in Central Asia by Meer Izzut Oollah, 1812-13*, transi. Captain [P. D.] Henderson, Calcutta, 1872. Cette traduction a été effectuée, comme l'annonce Henderson, d'après un manuscrit persan « kindly placed at the disposal of the Foreign Office by Nawab Zeeâ-ood-deen of Loharoo ». La traduction présente quelques divergences par rapport aux manuscrits consultés, particulièrement en ce qui concerne les dates et les chiffres. Un long passage contenant le récit de deux entretiens de Mir 'Izzatullâh avec Hakîm Bay, dignitaire de la cour de Boukhara, manque aussi dans la traduction anglaise de Henderson (Mir 'Izzatullâh, fol. 59a-62b, commençant par « *nuhum-i mâh-i may sanna-yi 1813-i 'îsavî...* »).

16. Burnes, *Travels*, et Vambéry, *Voyages* (voir note 11). Cependant, la partie du journal de Mir 'Izzatullâh qui contient son itinéraire du Cachemire à Kokand a été une des principales sources originales mises à contribution par Ritter pour la description du Ladakh et du Turkestan chinois dans son monumental ouvrage géographique, *Die Erdkunde von Asien*, où Ritter paraphrase de larges portions du texte d'après la traduction allemande de Hertha (voir note 13), voir Carl Ritter, *Die Erdkunde im Verhältnis zur Natur und zur Geschichte des Menschen oder allegemeine vergleichende Geographie...*, 19 vol., 2^e édition, G. Reimer, Berlin, 1822-1859, vol. III (*Asien*,

Band II), pp. 629-640 (itinéraire du Cachemire à Yârkand), et vol. VII, pp. 392, 395, 412, 478, 754 (descriptions de Kashghar, de Kokand, etc). Bien que Ritter ait utilisé le récit de Burnes, notamment pour la description de Boukhara et de sa région, Mîr 'Izzatullâh était resté la seule source fiable et détaillée pour les régions que Burnes n'avait pas traversées.

17. Parmi ceux-ci, récemment G. Aider (voir note 1), J. J. L. Gommans (voir note 2), C. L. Datta, et D. Waller (voir note 8).

18. Sur Boukhara, voir l'*Encyclopedia Iranica*, E. Yarshater ed., Routledge & Kegan Paul, London-New York, 1985, art. « Bukhara » (part III : « After the Mongol invasion » ; part V : « Archaeology and monuments »), et sa bibliographie. Selon l'*Enc. Ir.*, les principales sources donnent les noms suivants pour les onze portes de Boukhara (mais l'article n'en cite que dix) : du côté nord, Tâl-i Pach, Oghlân, Hazrat-i Imâm et Samarqand ; du côté est, Mazâr et Kavola ; du côté sud, Salla-khâna-yi Ibrâhîm (Namâzgâh) et Shaykh Jalâl ; du côté ouest, Qarâkûl et Shîrgharân. Mîr 'Izzatullâh (fol. 49b) donne les mêmes noms, avec quelques variantes orthographiques (Tâlîghâch pour Tâl-i Pach, Q. b. lîghâch pour Kavola, Salâh-khâna pour Salla-khâna-yi Ibrâhîm), et donne les portes du Salâh-khâna et du Namâzgâh comme deux portes distinctes. Voir aussi *Istoriya Buhary s drevnejših vremen do naših dnei*, Tachkent, 1976, pp. 80-194 ; O. A. Suhareva, *K istorii gorodov Buharskogo hanstva*, Tachkent, 1958 ; O. A. Suhareva, *Pozdnofeodalnyj gorod Buhara konca XIX – načala XX veka*, Tachkent, 1962, et, en particulier, sur la citadelle, M. S. Andreev & O. D. Čehovič, *Ark (kreml') Buhary v konce XIX – načale XX vv*, Douchanbé, 1972.

19. Sur l'artillerie et l'armée : Mîr 'Izzatullâh, fol. 49b et 53a, respectivement. Ces informations sont recoupées par celles livrées par Meyendorff, à Boukhara en 1820, qui sont cependant plus détaillées. Il donne notamment les chiffres suivants : 25 000 cavaliers pour l'armée permanente percevant une solde, et environ 60 000 cavaliers « feudataires (...) qui ne se rangent sous les drapeaux qu'à l'appel général », c'est-à-dire la traditionnelle levée tribale. Environ la moitié de l'armée permanente était immédiatement mobile, l'autre moitié stationnait en garnison dans les différentes forteresses frontalières. Voir G. de Meyendorff, *Voyage d'Orenbourg à Boukhara fait en 1820, à travers les steppes qui s'étendent à l'est de la mer d'Aral et au-delà de l'ancien Jaxartes*, éd. A. Jaubert, Paris, 1826, pp. 270-271. Burnes (*Travels*, II, p. 371) est encore plus détaillé, mais il s'agit déjà des années 1830.

20. Mîr 'Izzatullâh, fol. 2a.

21. Mîr 'Izzatullâh, fol. 47a-b. Ce passage manque dans la traduction française de 1826-1827 (voir note 13).

22. Lors de son séjour à Kashghar, Mîr 'Izzatullâh fit la connaissance d'un Shâh Muhammad Khân, marchand de Tachkent (Tâshkand). C'est Shâh Muhammad Khân qui lui recommanda l'hospitalité de son frère Qarâbâsh Bay, établi à Boukhara ; voir Mîr 'Izzatullâh, fol. 46b. Ce détail permet d'apprécier l'implantation des familles marchandes centre-asiatiques dans les importantes villes-étapes sur la route de l'Inde. Voir aussi Gommans, *The Rise*, pp. 18-43, sur l'importance qu'avait l'axe d'échanges commerciaux nord-sud dans l'économie de l'Asie centrale au XVIII^e siècle et au début du XIX^e.

23. Mîr 'Izzatullâh, fol. 59b, 61a, 67a.

24. Mîr 'Izzatullâh, fol. 46b et 61a.

25. Mîr 'Izzatullâh, fol. 79b-83a : de Khulm à Sar-i Pul, de Khulm à Shîrghân, de Khulm à Darra-Yûsuf (Dara-yi Suf ou Daryâ-yi Suf), de Khulm à Fayzâbâd ; de Qundûz à Nârîn, de Qundûz à Ghûr(i), de Qundûz à Hérat, etc. Pour Darra-Yûsuf, région importante, voir L. Adamec, ed., *Historical and Political Gazetteer of Afghanistan*, vol. IV, Akademische Druck – u. verlagsanstalt, Graz (Austria), 1979, pp. 179. Nârîn est un village situé au sud-ouest de Maymâna, voir Adamec, IV, p. 428. Ghûr(i) est le nom de plus d'un village en Afghanistan, mais il semble qu'il s'agisse ici de la région montagneuse du Ghûr (ancienne capitale médiévale : Fîrûzkûh, autrement connue comme Ghûr).

26. Par exemple, le plan de la ville de Yârkand avec l'emplacement de la résidence du gouverneur, *jâ-yi hâkim* (Mîr 'Izzatullâh, fol. 24a), la carte de la région du Kashghar (Mîr 'Izzatullâh, fol. 34b), etc. Il donne aussi la carte de Boukhara en notant le nom et l'emplacement de toutes ses portes et sa citadelle, *ark* (Mîr 'Izzatullâh, fol. 49b).

27. Ce texte a été étudié, commenté et publié en édition moderne par Catherine Poujol, « La "Notice sur la route commerciale de Semipalatinsk à Cachemire" », dans *Cahiers du Monde Russe et Soviétique*, 23/3-4 (1982), pp. 405-416. Ce texte avec un commentaire de J. Senkowski fut publié pour la première fois parmi les annexes à l'ouvrage de Meyendorff, *Voyage*, pp. 329-345. À comparer aussi avec M. Wolkow, « Route depuis Sémipalatnoy jusqu'à Cachemir », *Journal Asiatique*, 4 (1824), pp. 226-229.

28. Ghulâm Muhammad Khân, *Risâla-yi tasnîf-i Ghulâm Khân*, Ms. India Office, Ethé n° 2725. Ce voyage fut effectué pour le compte du gouverneur général de l'Inde britannique, Warren Hastings. Shaykh Rahm-'Alî, *Bayân-i hâlât-i manâzil-i Kâbul az balada-yi Shâh-Jahân-âbâd*, Ms. India Office, Ethé n° 2726. Ce voyage fut effectué pour le compte de l'EIC. Voir H. Ethé, *Catalogue of Persian Manuscripts in the Library of the India Office*, 2 vol., Oxford, 1903-1928.

29. Les Mangits, issus de la tribu ouzbèke du même nom, gouvernèrent le khanat de Boukhara depuis 1747 (1160 H), jusqu'à l'abolition du khanat en 1920. Shâh Murâd Bay, connu comme « Amîr-i Ma'sûm » (1785-1800/1199-1215 H.), fut le premier à adopter le titre d'émir (*amîr*), implicitement pour *amîr al-mu'minîn*, titre par excellence d'un souverain musulman (et non pas d'un chef d'État nomade), voir l'*Enc. Ir.*, art. « Bukhara » (part III) ; aussi, l'*Encyclopédie de l'Islam*, 2^e édition, Paris-Leiden, 1954, art. « Mangits » ; M. Holdsworth, *Turkestan in the Nineteenth Century : A Brief History of the Khanates of Bukhara, Kokand and Khiva*, London, 1959, pp. 3-5 ; Ira M. Lapidus, *A History of Islamic Societies*, Cambridge University Press, Cambridge, 1988, pp. 427-430. Le titre de *amîr al-mu'minîn* se trouve sur les monnaies de Mîr Haydar, fils de Shâh Murâd et d'une princesse Janide. Voir aussi Mîr 'Izzatullâh (fol. 46b), où il décrit et dessine le recto et le verso d'une monnaie de Mîr Haydar, et *ibid.* (fol. 62b-65b), où il donne le résumé de l'histoire de la dynastie régnante en ajoutant l'arbre généalogique de Mîr Haydar du côté paternel (fol. 63a) et maternel (fol. 65a). D'autres chapitres d'une importance comparable pour l'histoire locale concernent la ville de Yârkand, mais aussi Balkh et Khulm, voir Mîr 'Izzatullâh, fol. 20b-24a, 67a-77a.

30. Mîr 'Izzatullâh, fol. 56a. L'auteur note l'arrivée à Boukhara, en 1812/1227 (donc l'année précédant son séjour dans cette ville), d'une ambassade officielle de l'émir de

Hérat apportant une lettre avec une proposition de coopération militaire contre l'Iran. Traditionnellement, un état d'hostilité quasi permanente existait entre les souverains afghans Dourrani de Hérat et les émirs Mangit de Boukhara.

31. Par exemple, Mîr 'Izzatullâh, fol. 52a-53a : la liste des officiers ; *ibid.*, fol. 53a : l'explication de l'usage du titre « mîr » et « bay », etc.

32. Mîr 'Izzatullâh, fol. 65b-66a. Voir Lapidus (*History*, pp. 427-428) sur la hiérarchie et l'organisation du milieu religieux dans le khanat de Boukhara.

33. Mîr 'Izzatullâh, fol. 66a-67a. L'*ûdîchî* est aussi mentionné au fol. 54b. Le *qûsh-bigî* était le plus important dignitaire de la cour, voir Meyendorff, *Voyage*, p. 259-260, et Burnes, *Travels*, I, pp. 268-270. Burnes appelle ce dignitaire, qu'il avait rencontré lors de son séjour à Boukhara, indifféremment « Koosh Begee », « minister » ou « Vizier », et précise qu'il était d'origine ouzbèke (de la tribu Mangit) et que sa famille détenait l'office pratiquement de façon héréditaire ; son père avait été *qûsh-bigî* avant lui et il préparait un de ses fils à lui succéder ; voir Burnes, *Travels*, II, pp. 365. Ce titre apparaît dans les mémoires de Bâbur (*Le Livre de Babur*, p. 210), à côté de celui de *qûsh-chî*, le fauconnier. Voir aussi la traduction anglaise de Bâbur par Beveridge, et particulièrement sa note 3 à la page 278 (Zahiru'd-dîn Muhammad Bâbur Pâdshâh Ghâzî, *Bâbur-nâma (Memoirs of Babur)*, transi. A. S. Beveridge, Oriental Books Reprint Corporation, New Delhi, 1979 ; édition originale 1922). Voir aussi Lapidus, *History*, p. 427 ; Holdsworth, *Turkestan*, pp. 9, 15.

34. Mîr 'Izzatullâh, fol. 47b-48a.

35. Burnes (*Travels*, II, p. 368), précise, pour l'année 1832, que « the greater part of land in the country has been alienated for the support of the religious men and establishments ».

36. Mîr 'Izzatullâh (fol. 56b), insiste beaucoup sur la piété de Mîr Haydar, qui était, selon lui, un *sayyid*, un '*âlim* (savant) et un *hâfiz* (celui qui récite le Coran par cœur) ; il prononçait aussi lui-même le traditionnel sermon du vendredi (*khutba*) à la mosquée Jâma' au pied de la citadelle. Mîr 'Izzatullâh raconte aussi le pèlerinage hebdomadaire à pied que Mîr Haydar faisait chaque mercredi au tombeau de Bahâ' al-Dîn Naqshband (m. 1389), le fondateur de l'ordre *naqshbandî* auquel il était affilié (*ibid.*, fol. 55b). Voir Burnes (*Travels*, II, p. 359), sur Mîr Haydar et sa scrupuleuse observation des préceptes du Coran. Voir aussi Andreev & Čehovič (*Ark Buhary*, pp. 89-127) sur « la journée d'un émir de Boukhara » ; à comparer avec Mîr 'Izzatullâh, fol. 54a-55b. Voir Lapidus (*History*, pp. 427-428) sur le pouvoir des religieux à Boukhara.

37. Dans les sources russes, ottomanes et tatares de Crimée, le nom des Nogaï (ou Noghay) désigne le même peuple que celui que les sources persanes et centre-asiatiques appellent les Mangit. Ce sont à l'origine des tribus turco-mongoles qui avaient fait partie de l'*ulûs* de Juchî, et qui contrôlaient la région de la Volga inférieure et les régions centrales du Dasht-i Qipchâq (XV^e siècle). Au début du XVI^e siècle, une partie de ces peuples arriva en Transoxiane et dans le Khwarezm, où ils furent connus sous le nom de Mangit. Il semble que les « Nogaï de Russie », mentionnés par Mîr 'Izzatullâh, soient les tribus des steppes de la Russie méridionale, certainement mélangées à d'autres et notamment aux Kalmouks. Il semble qu'ils étaient connus alors à Boukhara sous leur appellation passée par l'intermédiaire russe. Mîr 'Izzatullâh fait la distinction entre ces Nogaï et d'autres tribus nomades des steppes, tels les Kitaï (Khuttâ'î), les Qipchâq, les Qarâ-kalpâk : voir fol. 44b.

38. Mîr 'Izzatullâh, fol. 45b. Burnes (*Travels*, I, p. 273), fait une observation similaire, disant qu'en dehors des Ouzbeks qui viennent des différentes parties du khanat, on peut rencontrer à Boukhara « the natives of Persia, Turkey, Russia, Tartary, China, India, and Cabool », ainsi que des représentants des tribus telles que celles de « Toorkmuns, Calmuks, Kuzaks ».

39. *Enc. Ir.*, art. « Bukhara » (part III).

40. Mîr 'Izzatullâh, fol. 51a.

41. Mîr 'Izzatullâh, fol. 53b. La présence d'une communauté juive centre-asiatique à Boukhara est mentionnée dès le début du XIII^e siècle. À partir du XVI^e siècle, Boukhara devient le principal centre des Juifs de l'Asie centrale (tous désignés le plus souvent sous le nom générique de « Juifs de Boukhara »), dont une partie importante était constituée de réfugiés venus de l'Iran safavide. C'est au XVII^e siècle qu'un quartier juif, connu plus tard sous le nom de « Vieux quartier » (*mahalla-yi kuhna*) fut constitué à Boukhara. Voir l'*Enc. Ir.*, art. « Bukhara » (part VII : « Bukharan Jews ») et son importante bibliographie.

42. Mîr 'Izzatullâh, fol. 44b.

43. Mîr 'Izzatullâh, fol. 45b. Pour l'histoire des systèmes d'irrigation de l'oasis de Boukhara, voir A.R. Muhammedjanov, *Istorija orošenija buharskogo oazisa (s drevnejših vremen do načala XX v.)*, Tachkent 1978.

44. Mîr 'Izzatullâh (fol. 53a-b), note, par exemple, au sujet des impôts que « le revenu de Boukhara vient de trois sources : la terre, la collecte du *zakât*, et celle de la *jîzya* sur les non-musulmans. La terre est évaluée selon les règles établies par Amîr Tîmûr Gurkân, et les paiements se font en nature (*jins*). Il est exigé des cultivateurs entre un dixième et un quart de leur production ». Suivent d'autres précisions sur le *zakât* et la *jîzya*. Ces données peuvent être comparées avec celles notées par Burnes (*Travels*, II, pp. 368-369), où il dit notamment que les marchands paient un quarantième de leur marchandise comme taxe, et les cultivateurs un quart de leur moisson. Cependant, les paysans qui travaillent les terres appartenant à des institutions religieuses doivent payer trois dixièmes, sans que personne ne se plaigne de cet impôt plus élevé. Il y a aussi une taxe sur les jardins, les vergers et les champs de melons qui est payée en argent. On prélève aussi des droits de douane à Boukhara. Voir aussi Holdsworth, *Turkestan*, pp. 11-13.

45. Mîr 'Izzatullâh, fol. 57a-b.

46. Mîr 'Izzatullâh, fol. 46b. Sur les poids et mesures, aux valeurs variables selon l'époque et la région, voir W. Hinz, « Islamische Masse und Gewichte », *Handbuch der Orientalistik*, Ergänzungsband 1, Heft 1 (1955) (pp. 1-7, pour le *mithqâl*).

47. Mîr 'Izzatullâh, fol. 46a-b. Voir aussi chez Burnes (*Travels*, II, pp. 271-277), le chapitre consacré aux chevaux turkmènes.

48. Mîr 'Izzatullâh, fol. 59a. Comparer avec Meyendorff (*Voyage*, p. 271), qui indique que la paye (mensuelle ?) d'un soldat est alors de six *talâ*, en plus d'un *talâ* destiné à couvrir le prix du foin, et en plus du grain. Burnes (*Travels*, I, p. 282), note, en 1832, que, sur le marché des esclaves, on peut acheter un garçon persan pour le prix de trente *talâ*.

49. Voir Hinz, « Islamische Masse », pp. 16-23.

50. Voir Hinz, « Islamische Masse », pp. 14-15.

51. Mîr 'Izzatullâh, fol. 44b, pour Samarcande, et fol. 59a, pour Boukhara.

52. Mîr 'Izzatullâh, fol. 46b-47a, 57b-58a. Sur le rythme saisonnier des caravanes le long de l'axe Inde-Boukhara-Russie, voir aussi Gommans, *The Rise*, p. 21-25. Sur les noms des différents types de tissus, voir R. G. Mukminova, *Očerki po istorii remesla v Samarkande i Buhare v XVI veke*, Tachkent, 1976, pp. 45-78, en particulier les pages 62-69 sur la production des chintz (*chît*) en Asie centrale ; W. Floor, « Economy and Society : Fibers, Fabrics, Factories », dans C. Bier, ed., *Woven from the Soul, Spun from the Heart. Textile Arts of Safavid and Qajar Iran, 16th-19th Centuries*, The Textile Museum, Washington D.C., 1987, pp. 20-32, en particulier les pages 25-28, pour une liste descriptive des textiles en soie, en coton (le chintz, p. 26) et en laine qui étaient manufacturés, en Iran, vers le milieu du XIX^e siècle. Voir aussi Mîr 'Izzatullâh (fol. 57a), sur les habits déjà faits et les tissus utilisés pour leur fabrication.

53. Mîr 'Izzatullâh, fol. 58b. L'*udrus* est une étoffe en soie fabriquée à Boukhara, décrite ainsi par Burnes (qui pense cependant que l'*udrus* n'est pas exporté) : « a mottled garment of silk, (...) made of the brightest colours, and which would be intolerable to any but an Uzbek » (*Travels*, I, p. 275), et : « The silk is wound and manufactured at Bokhara into a stuff called "udrus", of a mottled colour, red, white, green, and yellow, which is the fashionable and most expensive dress in Toorkistan (...). It is woven by the Mervees, now settled in Bokhara » (*ibid.*, II, p. 439). Mîr 'Izzatullâh (fol. 57a), précise que l'*udrus* était porté par les militaires, et que c'était un vêtement licite (*mashru'*). Pour l'*alâcha*, voir Mukminova, *Očerki*, p. 51-53 (en Asie centrale), et Floor, « Economy », p. 25 (en Iran).

54. Mîr 'Izzatullâh, fol. 58b. Comparer avec la liste des marchandises indiennes donnée par Bâbur (*Le Livre de Babur*, p. 168) : des esclaves, des cotonnades, du sucre candi, du sucre raffiné et des plantes médicinales (ou : racines aromatiques, *aromatic roots*, dans la traduction de Beveridge, *Bâbur-nâma*, p. 202). Voir aussi Holdsworth, *Turkestan*, pp. 15-20. Sur le *chît-i hindi* ou *qalâmkâr*, voir Mukminova, *Očerki*, p. 67, et Floor, « Economy », p. 26.

55. Mîr 'Izzatullâh, fol. 58b.

56. Mîr 'Izzatullâh (fol. 58b), utilise le mot hindoustani *paṭ'ka* (*paṭ'kâ*) pour désigner la ceinture. Le *paṭ'kâ* est un long et large morceau d'étoffe porté autour de la ceinture, ou sur une épaule pour montrer son rang (également par les femmes), mais utilisé aussi parfois pour être noué sur le turban. Voir aussi Floor, « Economy », p. 28.

57. Sur les marchands indiens à Orenbourg et la circulation de la roupie, voir Gommans, *The Rise*, p. 28-29.

58. Le prix est d'un *talâ* par mois pour le logement en plus du prix de la *jîzya* versée au souverain, Mîr 'Izzatullâh, fol. 51a, 53b. Burnes consacre plusieurs paragraphes aux Indiens (« Hindoos ») présents à Boukhara. Il estime qu'ils sont environ 300 personnes, pour la plupart de Shikarpur. Ils paient la *jîzya* qui varie de « quatre à huit roupies ». Burnes fait aussi la liste des choses qui sont interdites aux Indiens, notamment d'ériger des temples, d'acheter des esclaves femelles et de faire traverser l'Amou Darya à leurs familles, ainsi que l'obligation de porter un vêtement distinct. Pourvu qu'ils se conforment à ces règles, les Indiens vivent tranquillement à Boukhara ; voir Burnes, *Travels*, I, 284-286. Les marchands de Shikarpur sont surtout connus pour avoir pra-

tiquement monopolisé le commerce caravanier avec l'Iran du Sud (le Balûjistan, le Kirmân), voir *Encyclopédie de l'Islam*, 1^{re} édition, Paris-Leiden, 1913-1938, art. « *Shikârpûr* ». D'autres grands caravansérails de Boukhara sont mentionnés : Sarây-i Tamâkû, Sarây-i Nughâ'î.

59. Cependant la roupie avait cours sur les marchés de la Russie, et notamment à Orenbourg. Quant au bas prix de l'or, la situation devait être assez récente, car, jusqu'au début du XIX^e siècle, c'était surtout l'Inde qui approvisionnait en or les marchés de l'Asie centrale, cf. Gommans, *The Rise*, p. 28-29. Mir 'Izzatullâh (fol. 53b) met en garde ceux qui auraient l'idée d'apporter de l'or à Boukhara dans l'espoir de pouvoir le changer plus avantageusement que des lettres de change.